

Culture primitive des peuples

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **9 (1876)**

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379204>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CULTURE PRIMITIVE DES PEUPLES¹

Dans le plus récent de ces ouvrages importants, M. Tylor poursuit, mais sur une plus grande échelle et avec plus de détails, la tâche qu'il s'était imposée en commençant son précédent travail intitulé : *Recherches sur l'histoire primitive de l'humanité*.

Le but de ce dernier ouvrage était de démontrer qu'il existe une communauté de mœurs, de coutumes et de croyances parmi toutes les races primitives, quand bien même ces races sont séparées les unes des autres par des pays entiers ou par des siècles, et d'établir ainsi que leurs progrès dans la culture intellectuelle se sont faits dans un ordre donné et sans aucun rapport avec l'histoire et la chronologie. Les principaux chapitres de ce volume contiennent des recherches sur les moyens les plus anciens et les plus primitifs que les hommes avaient de communiquer entre eux par les gestes, le langage et l'écriture hiéroglyphique, sur les lois de l'esprit et ses tendances se symbolisant dans des croyances et des pratiques mystérieuses, sur la création d'une espèce particulière de mythes, sur l'histoire des arts primitifs, et sur quelques coutumes étranges. Dans son nouvel ouvrage, l'auteur étend ses recherches à d'autres branches des plus anciennes inventions et des plus antiques usages, essayant de retracer, au moyen de nombreux détails, le développement, et, jusqu'à un certain point, d'expliquer les origines du langage, de la mythologie, de la philosophie, de la religion, de ses rites et de ses cérémonies.

¹ I. *Culture primitive des peuples, recherches sur le développement de la mythologie, de la philosophie, de la religion, des arts et des coutumes*, par Edward B. Tylor, 2 vol., 1871. — II. *Recherches sur l'histoire primitive de l'humanité et sur le développement de la civilisation*, par Edward B. Tylor, 1865. — Traduit de la *Revue d'Edimbourg*.

Ces deux ouvrages sont ainsi consacrés à l'histoire de la civilisation dans sa première enfance. Ils retracent par induction les pas par lesquels les hommes sont sortis de l'état sauvage, et montrent comment les races les plus misérables sont graduellement arrivées aux connaissances, aux sciences, aux arts des nations les plus relevées et les plus cultivées. L'auteur cherche par l'imagination à remonter aux débuts des découvertes de l'homme, et à retracer ses progrès depuis la rudesse de sa brutale enfance, la force et la liberté de sa sauvage jeunesse, jusqu'aux raffinements compliqués et à la puissante maturité de sa civilisation d'adulte.

Il va sans dire qu'une semblable démonstration repose uniquement sur l'assertion que la vie sauvage est l'état primitif de l'homme, et que les progrès se poursuivent d'après des lois positives qu'on peut généraliser, puisqu'elles reposent sur une certaine quantité de faits et sur l'analyse de ces mêmes faits.

Cependant, avec le degré de connaissances auquel nous sommes parvenus aujourd'hui, il est impossible d'affirmer ou de nier cette assertion. Mais, quoi qu'il en soit de l'état primitif de l'homme, il est certain qu'il existe partout au près et au loin de nombreuses traditions sur des tribus et des races à tous les degrés de culture, et que ces tribus et ces races, quoique partiellement étudiées dans un but particulier, n'ont encore jamais été réunies, comparées et scientifiquement étudiées dans le but spécial de jeter une nouvelle lumière sur la civilisation primitive, et de démontrer autant que possible le principe rationnel des progrès de l'humanité. L'œuvre de M. Tylor est donc sous plusieurs rapports une nouveauté et une entreprise assez ardue, mais en même temps remplie d'intérêt et de promesses pour ceux qui voudraient tenter de nouveaux essais et de nouvelles recherches.

Depuis quelques années aucune branche d'étude n'a fait des progrès aussi rapides que celle qui a pour objet : l'homme, son origine, son antiquité, son histoire, ses progrès et ses chutes, sa puissance, ses œuvres et son avenir.

La plainte exprimée il y a une douzaine d'années par le pro-

fesseur Waitz : « que les grandes questions soulevées par ces études étaient des problèmes « Out-laws » exclus de la classification des sciences reconnues, négligés par la philosophie et désavoués par toutes les académies officielles » ne peut plus être soutenue avec la moindre vérité.

Depuis la publication de son propre ouvrage si savant et si profond, un grand nombre de brochures de mérite ont paru sur ce sujet, soit dans ce pays, soit sur le continent. En Angleterre, l'extension qu'on a donnée à ces recherches et l'intérêt qu'elles inspirent sont plus grands qu'ailleurs, car ils sont inspirés et stimulés par les plus capables de nos savants penseurs, tels que Lyell et Darwin, Huxley, Wallace et Lubbock.

L'enthousiasme qu'a provoqué cette branche d'étude résulte naturellement du grand mouvement scientifique qui de nos jours agite tous les esprits. Il était presque inévitable que la conception scientifique moderne d'une continuité permanente et progressive dans la vie ne fût pas appliquée aux plus hautes manifestations de cette force mystérieuse et que les investigations de la science ne se portassent pas sur l'homme, le point culminant des évolutions de la vie.

Les progrès rapides et certains faits dans les sciences comparativement modernes de la géologie, des langues et de l'archéologie, ont directement contribué au même résultat. Les découvertes en géologie et dans la science des langues en particulier ont si complètement anéanti les vieilles chronologies, tellement reculé la date de l'apparition de l'homme sur la terre et étendu la sphère de son activité primitive qu'il a fallu construire, au moins provisoirement, un plan de son origine et de son histoire, plus en accord avec les faits établis par la science que ne le sont les traditions ou les croyances généralement admises depuis longtemps.

De là le zèle ardent déployé dans de nouvelles investigations et dans l'analyse des premiers récits, des traditions et de la mythologie des nations lettrées de l'antiquité, dans l'interprétation des inscriptions cunéiformes et hiéroglyphiques que l'on trouve encore dans les ruines d'une civilisation splendide autrefois, mais perdue maintenant et détruite. De là, le zèle qu'on met à

déchiffrer les caractères symboliques qui vont s'effaçant sur les restes colossaux des monuments de peuples oubliés ; l'ardeur avec laquelle on remet en lumière toutes les légendes fantastiques et les croyances superstitieuses de tribus sauvages et de races barbares.

De là, aussi, les recherches actives et persistantes qu'on fait dans les habitations enfouies, sous les foyers éteints, dans les collines sépulcrales et les tumuli, dans les urnes cinéraires et les cavernes mortuaires des premiers âges. Dans toutes les contrées les lacs et les étangs sont fouillés ; les dépôts glacières et les terrains d'alluvion sont retournés ; les rivières sont détournées de leur lit. Les vieilles tourbières et les plages de la mer sont creusées jusque dans leurs plus profonds abîmes ; les grottes et les plus sauvages repaires des montagnes sont explorés, afin de retrouver même les plus légers indices de vie ou de civilisation qui pourraient jeter quelques lumières sur les temps anté-historiques et nous aider à évoquer le passé avec quelque exactitude.

Les matériaux réunis jusqu'à présent, quoique nombreux, ne sont pas encore suffisants pour cela. Cependant, on a déjà beaucoup fait, et en suivant à la piste, si l'on peut dire ainsi, la longue lignée de nos ancêtres, nous pouvons déjà maintenant jeter les yeux plus loin que l'extrême horizon historique, plus loin encore que les dernières limites des plus lointaines traditions. Chaque jour ajoute de nouveaux faits et accumule les matériaux pour cette histoire inédite, et nous pouvons espérer qu'en les employant avec prudence et discernement nous pourrions arriver à découvrir les formes primitives et peut-être même l'origine de la civilisation complète et raffinée dont nous avons hérité.

Dans l'état actuel des sciences qui traitent de l'histoire de l'humanité, tout ce que peuvent faire ceux qui labourent le vaste champ de la civilisation anté-historique, c'est de contribuer à réunir des faits bien classés et s'accordant avec les théories qu'ils doivent prouver.

C'est ce que M. Tylor a voulu faire. Le premier chapitre de son ouvrage, qui a été le plus difficile à écrire, est celui qui nous

donne le plus de lumières sur la nature primitive. Pour retrouver les traces de cette culture il devait suivre des sentiers qui n'étaient pas seulement enchevêtrés et obscurs, mais encore encombrés d'obstacles et entourés de fossés et de fondrières.

Ces difficultés sont réellement si nombreuses que M. Darwin dans son dernier ouvrage, dit avec justesse : « Il est impossible encore aujourd'hui de résoudre le problème des premiers pas de l'homme vers la civilisation. »

M. Tylor lui-même connaît très bien tous les obstacles qu'il doit surmonter et les dangers qui sont sur sa route ; c'est pourquoi ses espérances de succès sont tempérées et contenues par des craintes salutaires.

Dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux, il prend ouvertement la position d'un pionnier et il en accepte les devoirs. Dans l'introduction de son précédent ouvrage il dit franchement :

« Le moment d'écrire un traité systématique sur ce sujet ne me paraît pas encore être arrivé. Certainement rien de la sorte n'a encore été essayé dans les ouvrages existants dont le contenu quelque peu incohérent touche à peine à un grand nombre des importants problèmes que comprend cette question, tels que les caractères corporels des différentes races, l'origine et la provenance de ces races, les développements de la morale, de la religion et beaucoup d'autres encore. Les sujets discutés ont été choisis, moins à cause de leur importance absolue, que parce qu'ils sont parmi les plus faciles et les plus attrayants, et qu'on peut les présenter de manière à y mettre en avant des arguments qui s'appliquent non-seulement à eux, mais aussi à d'autres problèmes plus obscurs et plus complets qui reparaîtraient dans un traité plus étendu sur l'histoire de la civilisation. »

Le dernier écrit, quoique bien loin de vouloir traiter en entier de l'histoire de la civilisation, a pris cependant l'étendue, la forme et les dimensions d'un ouvrage systématique sur ce sujet. Il est consacré à la culture primitive ; son but est de démontrer l'uniformité qui prévaut dans les premiers pas de la civilisation sans aucun rapport de race, de temps où de pays, et de prouver que les différents degrés de culture, dans tous les pays,

à toutes les époques et au milieu de toutes les races se ressemblent par les causes qui les ont amenés et par les effets qu'ils ont produits.

M. Tylor admet dès le début que les objections populaires contre cette manière de traiter scientifiquement la vie humaine et l'histoire de l'humanité sont jusqu'à un certain point fondées.

« Il y en a beaucoup qui accepteraient volontiers une science de l'histoire si elle leur était présentée avec des principes définis et une solide évidence, mais qui, avec quelque raison, repoussent les systèmes qu'on leur expose parce que ces systèmes répondent trop peu à l'idéal scientifique. Mais les véritables connaissances triompheront toujours, une fois ou l'autre, de cette résistance ; tandis que l'opposition que rencontrent ordinairement les innovations a cela de bon qu'elle empêche l'invasion du dogmatisme spéculatif, si bien qu'il faudrait désirer parfois qu'elle fût plus forte. »

Plus loin il ajoute, toujours sur le même sujet :

« Feu M. Buckle a rendu un grand service en exigeant de ses élèves qu'ils étudiassent les grandes lois du développement de l'humanité dans les détails de l'histoire, mais sa manière de vouloir expliquer par quelques généralisations hardies les phases multiples de l'histoire de l'Europe est une preuve du danger que l'on court en voulant se baser étourdiment sur quelques-uns des principes fondamentaux. »

Et cela est parfaitement juste. Car, pendant qu'il travaillait dans une bonne direction, M. Buckle, par ses inductions partielles, basées seulement sur des détails, et par ses assertions dogmatiques d'opinions extrêmes, a soulevé une violente réaction contre la science de l'histoire qu'il prétendait avoir fondée. M. Tylor sait très bien que cette science n'existe pas encore, les explorateurs les plus distingués de ce vaste champ n'ayant fait jusqu'à présent qu'ouvrir la voie qui doit amener à une philosophie de l'histoire solide et réellement utile.

« Que les labeurs de tant de penseurs éminents n'aient encore fait que d'amener l'histoire sur le seuil de la science, cela ne doit pas surprendre ceux qui connaissent le caractère extraordinairement complexe des problèmes qui se posent devant

celui qui s'occupe d'histoire générale. Les probabilités dont il tire ses conclusions sont en même temps si nombreuses et si douteuses, qu'une vue distincte et étendue de leur importance, sur telle ou telle question, est très difficile à obtenir, et c'est pourquoi on peut être irrésistiblement tenté d'appeler à son aide quelque vulgaire théorie déjà toute faite. La philosophie de l'histoire expliquant le passé et prédisant les futurs phénomènes de la vie humaine sur notre globe, en relation avec des lois générales, est un sujet avec lequel, dans l'état actuel de la science, le génie même guidé par les études les plus profondes peut à peine se mesurer. Il y a cependant des portions de ce sujet comparativement plus faciles à traiter, quoiqu'elles soient bien obscures. Si l'on met de côté l'histoire comme un tout, pour n'en prendre qu'une branche, celle de la civilisation, l'histoire, non pas des peuples et des nations, mais bien de l'état des sciences, de la religion, des arts, des habitudes et des mœurs, la tâche de l'investigateur se trouve ramenée à des limites plus abordables. Les difficultés que nous avons à vaincre sont les mêmes, mais leur nombre est beaucoup diminué. Les preuves ne sont plus si hétérogènes et peuvent être plus simplement classées et comparées. On peut plus aisément mettre de côté les éléments étrangers, examinant chaque problème à l'occasion de la série de faits qui s'y rapportent ; une argumentation serrée devient en somme plus profitable que dans l'histoire générale. »

Ce passage expose et apprécie impartialement le but que l'auteur s'est proposé dans les deux volumes que nous avons sous les yeux. Au milieu des nombreux détails de son œuvre considérable il a su l'avoir constamment en vue, en travaillant avec énergie, persévérance et courage. Cependant, en parcourant l'ouvrage jusqu'au bout, il est impossible de ne pas sentir que quelques-unes des difficultés principales du plus grand problème ont fortement gêné son entreprise plus restreinte. En particulier les faits à examiner sont tellement complexes, il est si difficile de trouver un nombre suffisant de preuves concluantes et se rapportant au sujet que quelques-unes des plus importantes conclusions de l'auteur ont quelque chose

de provisoire, de problématique; dans certains cas les efforts de la critique la plus attentive pour apprécier les preuves ne réussissent pas à dissiper l'incertitude qui en résulte.

A bien des égards cependant M. Tylor est parfaitement qualifié pour mener à bien l'œuvre qu'il a entreprise. D'abord le sujet lui inspire l'intérêt le plus vif et la ferme détermination de le poursuivre dans sa partie strictement scientifique, ce qui peut être la condition essentielle de succès dans de semblables recherches. Il a été complètement entraîné dans le courant moderne des recherches scientifiques. Aussi, en parlant accidentellement de la poésie, de la philosophie et de la théologie, laisse-t-il deviner que, dans son opinion, leur temps est passé et qu'elles doivent être entraînées et même absorbées par la marée montante contre laquelle elles luttent encore, mais sans espoir de succès.

Avec sa continuelle réserve et la prudence qu'il met dans toutes ses assertions, M. Tylor donne involontairement à penser que ces sujets ont perdu de leur importance première pour les esprits cultivés et éclairés. Si jusqu'à un certain degré la concentration de l'esprit d'un auteur sur un seul point de vue limite sa force et sa clairvoyance, elle a cependant ses avantages. Ce qui est perdu pour l'étendue et la profondeur des vues philosophiques est contrebalancé par la concentration de toutes les facultés sur un seul point. Et cette concentration est surtout nécessaire dans des recherches comme celles de M. Tylor qui réclament, pour être couronnées de succès, beaucoup de foi et de patience, un travail énergique et une résolution persistante.

De plus l'auteur s'est formé un plan clair et précis, si ce n'est très complet, du travail à accomplir et des moyens à employer. Quant à la méthode, on ne peut louer assez l'analyse critique des faits se rapportant à son sujet et les inductions savantes qu'il sait en tirer. Pour cette partie de son œuvre il n'a épargné ni temps ni peines, cherchant avec activité et de tous les côtés, même dans des endroits perdus, afin de trouver des matériaux souvent bien différents les uns des autres, et dans toutes les conditions possibles.

Cet ouvrage est donc un magasin de toutes les sources ou

l'on peut puiser pour l'histoire primitive du langage, de la mythologie et des grossières conceptions religieuses des peuples sauvages. Ce caractère de l'ouvrage peut diminuer pour beaucoup de monde le plaisir qu'on trouverait à le lire et risque de l'empêcher d'arriver à la large notoriété qu'il mérite. L'accumulation des faits est quelquefois si considérable qu'elle surcharge l'exposition des idées et lui donne quelque chose de lourd et d'incohérent. L'auteur lui-même a senti ce défaut, et dans sa préface il expose quelles sont les raisons qui l'ont poussé à braver résolument ce danger.

« En discutant des problèmes aussi complexes que ceux du développement de la civilisation, il ne suffit pas de formuler des théories soutenues seulement par quelques faits. L'exposition des faits doit former la base de l'argument; et l'on n'atteint la limite des détails nécessaires que lorsque chaque groupe expose sa loi générale de façon telle que les faits nouveaux puissent venir se ranger d'eux-mêmes dans la catégorie dont ils relèvent, comme preuves nouvelles d'une règle déjà établie.

Mes lecteurs pourraient penser parfois que mes efforts pour arriver à la limite voulue n'ont servi qu'à surcharger mes pages de détails encombrants : mais à cela, je répondrai que la nouveauté des théories aussi bien que l'importance pratique d'un grand nombre de mes conclusions ne permettent pas de rester en deçà du degré de certitude auquel elles peuvent atteindre. » Cependant, cet entassement des détails, qui à un point de vue scientifique n'est peut-être pas excessif, arrive parfois à une telle hauteur que cela gêne souvent le plaisir du lecteur et l'empêche de suivre la pensée de l'auteur. Ce résultat cependant est aussi dû en grande partie à un autre trait caractéristique de l'ouvrage qui peut être considéré comme un mérite. Nous faisons allusion à la prudence, à la réserve avec lesquelles l'auteur arrive à ses conclusions et les établit. D'un bout à l'autre, il trahit la consciencieuse anxiété avec laquelle il cherche à éviter les grandes généralités et les conclusions qui ne ressortent pas des faits d'une manière certaine. Sous ce rapport son ouvrage fait un contraste frappant et qui est tout

en sa faveur, avec d'autres essais qui ont paru, sur des sujets à peu près semblables.

M. Tylor, de son immense arsenal de faits, ne déduit, la plupart du temps, que des conclusions fort restreintes, qu'il donne encore sous toute réserve, comme des essais. C'est cette prudence, très louable au point de vue de la science, qui répand un peu d'obscurité sur les grands problèmes discutés dans ces deux volumes. Ces faits sont fortement réunis dans l'esprit de l'auteur par les déductions qu'il en tire, mais ces déductions sont peu nombreuses et semblent souvent fort éloignées les unes des autres dans l'exposition qu'il en fait. Aussi n'est-il pas du tout surprenant qu'ils échappent quelquefois au lecteur perdu au milieu de détails nouveaux et embarrassants qui ne font pas l'effet d'être rattachés les uns aux autres par une conception centrale qui les domine.

Il est impossible cependant de lire soigneusement les passages les plus profonds de l'ouvrage de M. Tylor sans voir que l'auteur s'est créé pour lui-même des conclusions beaucoup plus hasardées que celles qu'il énonce d'une manière explicite. La libre exposition et la défense de ces opinions avancées auraient certainement donné plus d'intérêt et plus d'unité à l'ouvrage qu'il n'en a tel qu'il est. L'introduction de ces éléments aurait, il est vrai, donné un caractère plus agressif à l'ouvrage et augmenté sa puissance en soulevant l'opposition et la controverse. Quelques-uns des critiques de M. Tylor ont blâmé sa manière de faire à cet égard, attribuant ces réticences à la circonstance qu'il n'a pas eu la force de dominer scientifiquement la méthode et les matériaux et qu'il a manqué du courage moral pour proclamer ses opinions. D'autres ont attribué ces réticences à une réserve prudente et au désir de désarmer autant que possible l'opposition qu'excite tout naturellement une branche relativement nouvelle de recherches. A notre point de vue, ce caractère de l'ouvrage de M. Tylor peut être expliqué d'une manière beaucoup plus simple et plus satisfaisante.

D'après tout ce que nous avons observé, cela provient, comme nous l'avons déjà dit, du désir consciencieux de ne

dépasser en rien les conclusions qui découlent naturellement des faits. On comprend du reste fort bien que les conclusions, limitées, partielles, relatives, qui découlent avec évidence des faits, soient demeurées en deçà des conclusions plus étendues et plus décisives qui ont fini par se former graduellement dans l'esprit de l'auteur. Quand on s'adonne à des recherches spéciales, des découvertes fortuites, des preuves indirectes de détail, de petits rayons de lumière convergeant sur un même point peuvent facilement donner au travailleur patient une conviction qui dans son esprit devient presque de la certitude.

Mais des preuves aussi indirectes, pour ne pas dire aussi passagères, peuvent à peine être formulées de manière à produire une impression correspondante sur l'esprit de ceux qui n'ont aucune habitude de ces recherches. Dans un cas semblable, l'auteur, quoique moralement convaincu de la vérité de ses propositions, ne peut cependant pas les présenter sous une forme assez concluante, ni les entourer de preuves assez solides pour créer une conviction semblable dans des esprits novices et sans préjugés. Il est cependant très difficile pour un écrivain qui s'est, par ses études, formé une opinion arrêtée sur un sujet encore discuté, de ne pas l'exprimer d'une manière plus décidée qu'il ne le faudrait peut-être. A tel ou tel moment d'une discussion, il sera tenté de soutenir que les preuves extérieures du sujet contesté sont aussi certaines que la conviction qu'il s'est faite et de parler en conséquence. Il sera ainsi amené, presque sans s'en douter, à donner comme établies des conclusions que tant de faits fortifient à ses yeux, quand pour d'autres, il n'y aura là que de simples probabilités. Malgré toute sa réserve et sa prudence, M. Tylor tombe parfois dans cette faute et érige ses interprétations dogmatiques en une série de faits. Prenons comme exemple la question si discutée de l'état primitif de l'homme. Sur ce point, M. Tylor est arrivé à cette conclusion très arrêtée que l'homme était sauvage et même grossièrement. En faisant allusion au savant résumé que le duc d'Argyll a fait des arguments opposés à cette affirmation, il dit : « Le duc d'Argyll, dans son *Homme primitif*, tout en admettant que les outils trouvés dans les dé-

pôts glaciaires sont des haches qui servaient à couper la glace et des couteaux informes employés par les sauvages qui habitaient l'Europe vers la fin de la période glaciaire, nous dit qu'il serait à peu près tout aussi sage de conclure de ces outils à la condition de l'homme à cette époque-là dans les contrées qui lui servirent de berceau, que le degré de civilisation de Londres ou de Paris de l'état actuel des Esquimaux.

« Les progrès de l'archéologie pendant ces dernières années ont cependant enlevé journellement du terrain à cet argument, si bien que maintenant, il est presque entièrement renversé. En effet, où est le point de la terre pouvant être désigné comme le « berceau de l'homme, » qui ne nous prouve pas par les grossiers instruments enfouis dans le sol, l'état de sauvagerie profonde de ses premiers habitants ? Il existe à peine un seul pays dans le monde entier duquel on puisse dire qu'il n'a pas été habité par des sauvages ; et, si en face d'un fait semblable un ethnologue affirme que ces sauvages sont les descendants et les successeurs de peuples civilisés, c'est à lui de le prouver. »

Pour appuyer cette affirmation absolue, M. Tylor renvoie dans son précédent ouvrage, à son chapitre sur l'âge de la pierre présent et passé, et dans le contexte du passage cité plus haut, il réunit ainsi les preuves contenues dans ce chapitre. « Même dans les pays cités dans l'histoire comme ayant été les centres d'une antique civilisation, on trouve des traces d'un âge de la pierre plus ancien encore. L'Asie Mineure, l'Égypte, la Palestine, l'Inde et la Chine fournissent encore des preuves d'après des échantillons existant de nos jours, et des traditions historiques qui démontrent que les anciennes conditions de société qui prévalaient dans ces pays se retrouvent actuellement chez les sauvages modernes. » Dans ce même chapitre, un des plus intéressants de son ouvrage, M. Tylor a réuni avec beaucoup de soin et de persévérance les preuves portant sur ce point et que fournissent l'histoire, l'archéologie et la linguistique. Mais, en reprenant ces preuves en détail on les trouvera très pauvres, justement sur le point important, qui devrait être le mieux établi, celui qui concerne

le berceau de la race humaine. C'est une question encore à résoudre, car on ignore entièrement quel est l'endroit exact qui a droit à ce titre. Cependant, il importe peu, puisque personne ne conteste quelles sont les régions qui sont désignées par les traditions et par l'histoire comme les sièges d'une civilisation primitive et fameuse. Ces régions se trouvent au sud-ouest du continent asiatique ; et, comme le professeur Rawlinson le dit justement :

« La révélation, la tradition et les indications qui nous viennent de l'ethnologie et de la philologie comparée se réunissent toutes pour faire de ces contrées le berceau de la race humaine. Le climat, le sol et ses productions naturelles sont tels qu'il les fallait à l'homme dans son enfance. Là et dans les parties voisines de l'Afrique, de grandes communautés se sont formées, des villes se sont élevées et des gouvernements ont été créés. Là fut le lieu d'origine de l'agriculture et des arts. C'est là que le commerce prit naissance et qu'il acquit bientôt un immense développement. De nombreuses rivières, un sol riche, des produits naturels précieux et abondants, parmi lesquels on peut citer le blé, qui n'est indigène que là, font de cette partie de la surface de la terre un endroit plus favorable que tout autre à la création et au développement de la civilisation. Là aussi commence l'histoire, car c'est là que furent fondés tous les plus antiques royaumes et les plus vieux états. »

L'Arabie, en particulier, paraît avoir été le centre d'une civilisation antérieure et plus étendue que toutes celles dont parle l'histoire. D'après des lumières qui proviennent de nos plus anciennes sources, comme d'après les fragments variés de preuves indirectes, il paraît probable que ce pays fut occupé par un peuple puissant et cultivé, connu sous le nom d'Ethiopiens, dont la civilisation s'étendit graduellement à l'est et à l'ouest, le long de la vallée du Nil supérieur et à travers les plaines fertiles du Tigre et de l'Euphrate inférieur.

Heeren, en parlant de la forme incertaine mais gigantesque de cette nationalité, telle que nous l'entrevoions sur l'extrême limite de l'horizon des âges, dit :

« Dans les traditions primitives de presque toutes les nations civilisées de l'antiquité, on retrouve le nom de ce peuple. Les annales des prêtres égyptiens en font souvent mention : les nations de l'intérieur de l'Asie ont confondu les fictions, les légendes des Ethiopiens avec les traditions des guerres et des conquêtes de leurs propres guerriers et de leurs héros, et dans une période également éloignée, les Ethiopiens apparaissent dans la mythologie grecque. Quand les Grecs connaissaient à peine, même de nom, l'Italie et la Sicile, les Ethiopiens étaient chantés dans les vers de leurs poètes ; et, quand la brillante lumière de l'histoire succède aux pâles et douteuses clartés de la fable et des traditions, la gloire des Ethiopiens n'en est point altérée. Ils sont toujours l'objet de l'intérêt et de l'admiration de tous ; et souvent la plume d'historiens érudits et véridiques les proclame les premiers parmi les plus civilisés. »

Strabon, avant tous les autres, jette quelque lumière sur la position géographique de cette grande nation, en déclarant, comme un fait admis par les historiens grecs ce que les critiques modernes nous donnent comme une supposition. Il dit que les Grecs qui désignaient tous les peuples du nord sous le nom de Scythes, avaient nommé Ethiopiens toutes les nations qui habitaient les contrées méridionales jusqu'à la mer des Indes. Les Ethiopiens auraient donc occupé, dans une période anté-historique, toutes les vastes plaines qui s'étendent entre la Méditerranée et le golfe Persique, la pointe méridionale de l'Arabie et les montagnes du Caucase. Mais, quel que soit le vrai nom et la race du peuple qui occupait ces régions dans les temps primitifs, il est certain que c'est parmi eux qu'on a retrouvé la trace de la civilisation la plus antique, et que celle de l'Égypte, de Babylone et de la Phénicie, quoique remontant plus loin que l'histoire, sont les rejetons relativement modernes de cette civilisation antérieure. C'est donc dans ces régions que, pour soutenir les arguments de M. Tylor contre le duc d'Argyll, nous devons chercher les traces des premiers silex de l'âge de la pierre. Et c'est là justement, dans cette vaste portion sud-ouest du continent asiatique, que toutes les recherches les plus minutieuses n'ont, jusqu'à présent, pu

amener la découverte d'aucun vestige de silex. M. Tylor ne peut alléguer la découverte du moindre silex, dans aucune portion de cette vaste région. Il n'avance aucun argument direct établissant un âge de la pierre dans cette contrée, et le seul fragment de preuve indirecte qu'il met en avant est tiré de fort loin et ne se rapporte pas au sujet. C'est le récit que fait Strabon de la manière de vivre d'une peuplade qui se nourrissait de poissons et qui existait autrefois sur la côte nord-est de l'Arabie, le Belouchistan actuel. Voici ce que dit Strabon :

« La contrée qu'habitent les Ichthyophages, est une côte plate, où l'on ne trouve point d'arbres, ni aucune végétation, excepté quelques palmiers, des tamarins et des acanthes. Il n'y a pas plus d'eau de source que de nourriture végétale; gens et bêtes mangent du poisson et boivent l'eau de pluie ou celle des citernes : la chair des bestiaux a le goût de poisson. Pour la construction de leurs habitations, les Ichthyophages font usage presque uniquement d'ossements de baleine et de coquille d'huîtres, les côtes servant de poutres et de soutiens, les os de la mâchoire formant les portes. Des vertèbres, ils fabriquent des mortiers dans lesquels ils écrasent et réduisent en poudre les poissons séchés au soleil. Avec cette poudre qu'ils mêlent à un peu de farine, ils font du pain, car, quoiqu'ils ne connaissent pas le fer, ils ont des moulins. Cela n'est pas surprenant, puisqu'ils peuvent se procurer les moulins ailleurs ; mais comment peuvent-ils réparer leurs meules quand elles sont usées ? C'est, dit-on, avec les pierres dont ils se servent pour aiguïser leurs flèches et leurs dards de bois aux pointes durcies sur le feu. Les poissons qu'ils prennent dans des filets d'écorce de palmier, ils les cuisent quelquefois dans des fours ; mais le plus souvent ils les mangent crus. »

M. Tylor parle de cette tribu comme d'une peuplade vivant au milieu des plus tristes conditions de l'âge de la pierre. Quoique leur vie fût comparativement sauvage, ils possédaient pourtant des animaux domestiques, du blé et des moulins pour le moudre, des mortiers pour pulvériser le poisson séché au soleil et des fours pour cuire tout cela. Quoiqu'ils n'eussent point d'outils de fer eux-mêmes, ils étaient évidemment en re-

lation avec des peuples qui en possédaient et qui savaient en faire usage. La mention que fait Strabon des moulins venus de loin donne à entendre que les meules avaient été taillées avec du fer, et que quand elles étaient usées on pouvait les réparer avec les instruments de pierres tranchantes employés dans le pays même. Un peuple tel que celui-ci, possédant du bétail, cuisant sa nourriture dans des fours, ayant du blé, des moulins, du pain, est certainement au-dessus des sauvages. Les Ichthyophages ne sont qu'un exemple de ce qui s'est souvent vu dans tous les temps, l'existence d'une tribu perdue sur une plage isolée et sauvage, vivant côte à côte avec une nation plus civilisée de l'intérieur du pays, avec laquelle elle garde des relations de commerce.

Hérodote parle d'Ichthyophages vivant à l'entrée du golfe Persique, et comme Strabon, il en mentionne d'autres vivant sur les deux rives et à l'entrée de la mer Rouge. Mais, ces peuplades ne peuvent pas avoir été aussi dégradées que la description de Strabon pourrait le faire supposer, puisque suivant Hérodote, Cambyse les employa comme interprètes et les envoya comme ambassadeurs au roi des Ethiopiens, et qu'ils s'acquittèrent de cette tâche difficile avec esprit et talent. Nous avons de nos jours et tout près de nous de semblables exemples de peuplades isolées, vivant principalement de poisson. Sur les coins les plus perdus de la côte occidentale de l'Ecosse et surtout dans les îles voisines, les habitants peu nombreux vivent encore dans de misérables huttes, et ne subsistent que de poisson, de lait et d'un misérable pain d'avoine. Autrefois, quand les voyages étaient incomparablement plus pénibles, cela devait être plus ou moins le cas de toutes les populations vivant loin des grands centres de la civilisation et des lumières. Encore maintenant, dans les conditions extérieures du bien-être, il y a l'espace de siècles entiers entre le pauvre Highlander des côtes de l'ouest et les habitants d'Edimbourg ou de Londres.

Mais, même en supposant que ces peuplades ichthyophages des bords de la mer Rouge et du golfe Persique fussent des sauvages de l'âge de la pierre, ainsi que M. Tylor le dit, il faut se

souvenir qu'ils n'occupèrent qu'une zone très étroite sur l'extrême limite des vastes contrées qui sont le berceau traditionnel des civilisations primitives. M. Tylor n'a pu fournir aucune preuve positive d'un âge de la pierre dans ces contrées, quoique, ainsi que nous allons essayer de le démontrer, quelques preuves indirectes puissent cependant exister. C'est, il va sans dire, uniquement une question d'évidence, et il se peut très bien que dans la suite on découvre en abondance des preuves irréfutables; mais, pour le moment, elles font justement défaut, là où leur existence serait le plus nécessaire pour établir d'une manière un peu certaine ce que M. Tylor avance. Le fait est virtuellement admis par l'auteur lui-même qui dit dans la dernière phrase de son chapitre sur l'âge de la pierre: « Il serait heureux d'avoir des preuves plus certaines pour ce qui concerne plusieurs pays, comme l'Asie méridionale et l'Afrique centrale; mais nous n'avons rien à attendre de ces contrées que la confirmation de ce que nous savons déjà. »

Mais on peut ajouter en toute justice pour ce qui tient au problème général que la seule présence ou l'absence des conditions de l'âge de pierre n'est pas du tout une preuve suffisante de l'état relatif de la civilisation des différentes nations et peuplades. La civilisation comprend tellement d'éléments fondamentaux divers, moraux et matériels, que le degré de culture auquel arrive tel ou tel peuple doit grandement dépendre de la réunion de plusieurs circonstances bien plutôt que de l'existence d'une seule et de sa prédominance. Du moins, dans l'état actuel de la science, aucun de ces éléments ne peut être considéré avec sécurité comme une marque de l'absence ou de la présence des autres.

Parmi les nombreuses causes qui concourent à développer l'avancement social et intellectuel d'un peuple, il y en a qui agissent plus puissamment dans un pays que dans un autre et dans telle ou telle époque. De là provient la difficulté à choisir un critère isolé de culture et l'impossibilité presque complète où l'on est de conclure, d'après des données imparfaites et partiales, quoi que ce soit sur l'état social de races anté-historiques et encore plus de races primitives.

Le progrès moral et le progrès intellectuel par exemple, ainsi que M. Tylor le fait remarquer, ne marchent pas toujours du même pas, et cela est peut-être encore plus vrai quand il s'agit du progrès moral et du progrès matériel. Ce point peut être éclairci par l'examen de quelques-unes des preuves qui sont considérées comme des plus importantes. Prenons premièrement la nourriture. Le fait que les nations subsistant surtout de poisson sont les plus sauvages a passé en proverbe, et cependant, comme nous l'avons déjà vu, en Asie, ces peuplades se bâtissent des maisons, possèdent du bétail et font usage de flèches, de javelots et de filets, de mortiers, de fours et de moulins, tandis qu'en Afrique ces peuples étaient tellement savants dans les langues, que le roi de Perse les choisit pour faire d'eux des ambassadeurs qu'il envoya vers un monarque hostile et puissant. Souvent aussi on fait de l'emploi des céréales la preuve d'un état de civilisation avancé. Un peuple ignorant la charrue et ne faisant aucun usage des céréales est nécessairement mis au dernier rang de l'échelle. Cependant les Macrobiens, qu'Hérodote nous dit être sous bien des rapports une nation puissante et civilisée, remarquables par leur taille, leur beauté, leur force et leur longévité, ignoraient l'agriculture. Ils ne formaient pas moins un peuple puissant, vivaient dans des villes, avaient des lois et des institutions qui leur étaient propres et étaient gouvernés par un monarque électif qui, suivant Hérodote, devait produire des titres à la prééminence aussi bien intellectuelle que physique.

Ils avaient des marchés, des cours de justice et des prisons ; ils étaient habiles à travailler les métaux, connaissaient quelques-uns des arts les plus relevés et étaient tout à fait à la hauteur du monarque persan sur le terrain des intrigues diplomatiques. Et cependant ils ignoraient la culture du blé, ne connaissaient le pain que par les récits des voyageurs, et tout naturellement le méprisaient quand ils le comparaient à leur nourriture bien plus naturelle consistant en laitage et en viande bouillie. « Voilà qui prouve clairement, dit Heeren, que les règles que nous nous faisons pour juger des civilisations ne s'appliquent nullement aux races africaines. » Ou bien encore,

si nous prenons l'argument favori de la pierre et du métal, il est également insuffisant pour prouver les progrès matériels. Les Ethiopiens du Nil supérieur, par exemple, avaient atteint un très haut degré de civilisation des siècles avant l'invasion de la Grèce par Xerxès. Mais, les corps d'armée appartenant à cette grande nation qui prirent part à l'expédition terminaient encore leurs flèches avec une pointe de pierre tranchante et employaient les cornes de l'antilope pour leurs javelots, quand les nations qui les entouraient faisaient usage du bronze ou du fer. De plus, les couteaux de pierre étaient d'un usage ordinaire parmi eux et paraissent avoir été conservés par leurs descendants pour des usages particuliers jusqu'à un temps relativement moderne.

On peut ajouter que les couteaux de pierre du modèle éthiopien et assez souvent faits avec du silex noir, connu sous le nom de pierre d'Ethiopie, étaient aussi employés à des usages sacrés ou religieux par les plus puissantes nations du voisinage, les Egyptiens, les Phéniciens et les Arabes, qui, dans bien des cas, ont une histoire commune avec l'Ethiopie et qui descendent en partie du moins de la même souche. L'usage persistant des couteaux de pierre pour les cérémonies sacrées, même après que les métaux étaient connus de tous ces peuples, est un fait ethnologique extrêmement intéressant, dont on n'a pas, à ce qui nous semble, suffisamment tenu compte dans la discussion de ces sujets. L'attention s'est cependant portée sur ce fait, et les notices historiques sur son existence ont été en partie réunies dans des ouvrages plus anciens.

Nilson par exemple, dans son *Age de la pierre*, démontre l'existence de cette coutume parmi les Egyptiens, les Phéniciens et les Israélites, et plus récemment l'attention a été dirigée sur ce point par Tylor, Lubbock et d'autres. Mais ce qui est peut-être sous plusieurs points de vue un des plus curieux exemples de cet emploi cérémonial de la pierre longtemps après que les métaux étaient connus, a jusqu'à présent complètement échappé à l'observation. Ce sont les cérémonies observées par les Arabes en prononçant un vœu, en prenant un engagement et en faisant un accord public, un contrat ou bien une stipulation. Ces céré-

monies ont un caractère religieux singulier et évidemment très ancien.

« Il n'y a aucun peuple, dit Hérodote, qui garde plus religieusement la foi jurée que les Arabes. Voici de quelle manière ils contractent leurs engagements. Quand deux Arabes sont décidés de prendre un engagement solennel, l'un vis-à-vis de l'autre, une troisième personne, qui se tient entre eux, fait avec *une pierre tranchante* une incision dans la paume de la main de chacun des contractants, près du doigt du milieu. Ensuite il arrache un morceau de laine de leurs vêtements et le trempant dans le sang, il en touche sept pierres qui ont été préparées pour cela en invoquant à chaque pierre *Dionysus* et *Uranie*.

» Quand cette cérémonie est accomplie, celui qui vient de prendre l'engagement recommande solennement l'étranger, si c'en est un, ou son compatriote auquel il vient d'engager sa foi, à la protection et à l'honneur de ses amis, qui sont comme lui tenus de le protéger et de le respecter. »

Ce récit a des traits d'un intérêt tout particulier pour M. Tylor et pour sir John Lubbock. Il fournit ce que M. Tylor considère comme une preuve indirecte d'un âge de la pierre antérieur, et duquel, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il n'avait pu obtenir aucun indice dans ces contrées où justement il eût été si important pour lui d'en trouver. Puis cela sert à établir un fait donné par sir John Lubbock seulement comme une conjecture pour expliquer un des traits caractéristiques du culte de la pierre très commun dans les temps primitifs, et maintenant encore pratiqué en grand dans bien des parties du monde. Dans beaucoup des districts de l'Inde la pierre sacrée, ou les pierres sacrées, car souvent il y en a des groupes, sont badigeonnées au vermillon, parfois ce n'est qu'un de leurs angles saillants qui est peint ou bien seulement un grand rond sur une de leurs faces.

« Le culte des pierres, dit Hislop, que sir John Lubbock cite dans son ouvrage, s'étend sur tout le pays depuis Berar jusqu'à l'extrémité est du Bustar et cela, non-seulement parmi les Indous aborigènes qui les premiers adorèrent *Khandova*, mais aussi chez les peuplades les plus sauvages et les plus féroces,

où il est généralement adoré sous la figure d'une pierre informe couverte de vermillon. »

Plus loin le même auteur ajoute : « Partout, dans l'Inde méridionale, on peut voir quatre ou cinq pierres dans un champ, placées sur une ligne et barbouillées de couleur rouge qui sont considérées comme les gardiens du champ et qu'on nomme les cinq *Pandus*. Le colonel Forbes Leslie suppose que cette couleur rouge représente du sang. »

Pour illustrer cette étrange coutume, sir John Lubbock donne, d'après le colonel Forbes Leslie, le dessin d'un groupe de pierres sacrées trouvé près de Delgaum, dans le Décan. Ces pierres, d'une forme anguleuse, sont arrangées symétriquement en un double rang de colonnes regardant l'est, la face orientale de chacune d'elles passée à la chaux et sur ce fond blanc près du sommet de chaque pierre « on a peint une large plaque rouge au centre de laquelle, et de manière à ne laisser qu'un cercle rouge à l'extérieur, on a mis de la couleur noire, ce qui donne une représentation assez fidèle d'une grande tache de sang, ce que du reste, j'en suis convaincu, on a voulu imiter. » Cette croyance sur la signification de ces taches rouges paraît être appuyée fortement, si ce n'est prouvée tout à fait, par le récit déjà cité des cérémonies religieuses qui chez les Arabes accompagnaient un serment prêté ou un engagement d'honneur. Le sang était le sceau apposé sur le contrat, le couteau employé avait un caractère de sainteté religieuse, le chiffre sept était le nombre sacré dans l'est et les pierres qui avaient été scellées et qui restaient comme un immuable témoin des serments prêtés ou de la foi donnée devinrent indubitablement aussi les objets d'une vénération religieuse.

Comme il ne pourrait pas y avoir de rémission pour les péchés sans du sang répandu, de même dans les temps anciens aucun engagement ne pouvait être sacré avant d'avoir été scellé par quelques gouttes de cet élément de vie.

La manière de prêter serment chez les Scythes et en général celle de contracter un engagement sacré chez tous les peuples primitifs confirme cette opinion. Et le témoin qui recevait et conservait le sceau d'une transaction solennelle devait tout na-

turellement être associé à ces idées et sanctifié par la cérémonie, s'il ne devenait pas lui-même un objet de culte et d'adoration.

A cet égard, le cérémonial arabe, ainsi illustré par des coutumes existantes, nous reporte en arrière jusqu'aux premières origines de la société civile, quand les membres d'une tribu ou d'une horde sentirent la nécessité de se soutenir les uns les autres et d'en prendre solennellement l'engagement. Alors la vie nomade fut abandonnée pour une existence plus sédentaire, la terre fut partagée, des bornes placées et la propriété reconnue fut consacrée et confirmée par des cérémonies religieuses. En Arabie, des pierres marquées avec le sang de ceux qui avaient contracté l'engagement étaient les signes sacrés et les témoins de cet engagement.

Dans l'Inde, des pierres avec une marque semblable conventionnellement renouvelée et perpétuée étaient les témoins sacrés et les protecteurs des limites entre différentes propriétés. Une semblable coutume paraît avoir existé dans les temps les plus anciens de la Grèce. Du moins Pausanias donne un détail curieux, conservé par la tradition, de la ratification d'un traité conclu entre Tyndare, le père d'Hélène, et ses poursuivants, qui a des points curieux de ressemblance avec la cérémonie arabe. Le but de ce traité était d'assurer une conclusion paisible aux rivalités qu'avait soulevées la renommée de la princesse. La beauté d'Hélène lui avait attiré de toutes parts des amants et Tyndare craignait, en choisissant un mari, de soulever un grand tumulte parmi tous les éconduits. C'est pourquoi il leur fit jurer à tous de respecter le choix d'Hélène et de protéger l'amant préféré contre le mal qu'on pourrait essayer de lui faire.

Suivant Pausanias, Tyndare ayant dans cette situation critique sacrifié un cheval, commanda aux poursuivants d'Hélène d'entourer les entrailles de la victime et de jurer qu'ils protégeraient Hélène et son mari, si on voulait leur faire le moindre mal. Après la ratification du serment, le cheval fut enterré, et au même endroit sept pierres ou piliers furent élevés en commémoration de l'événement.

En relatant ce dernier point qui coïncide curieusement avec l'usage des Arabes, Pausanias est très explicite. Il dit expres-

sément que sur la route de Sparte en Achaïe il a vu les sept pierres élevées suivant la coutume des anciens temps pour rappeler au public et pour perpétuer le souvenir d'un serment prêté; de sorte que, quelle que soit l'exactitude de l'histoire particulière de Tyndare, il est positif que chez les premiers Grecs les pierres étaient employées comme chez les Arabes en rapport avec le sang versé comme signe permanent d'un engagement publiquement contracté.

L'emploi des pierres dressées comme témoins d'un pacte sacré est aussi un trait caractéristique dans l'histoire des Juifs. Parmi tous les exemples qui peuvent être cités, un des plus frappants est celui que la Bible nous donne du dernier acte de Josué comme conducteur du peuple d'Israël. Au moment de sa mort, Josué ayant rassemblé toutes les tribus et ayant énuméré tous les bienfaits dont le peuple avait été comblé, l'invite à renouveler son alliance avec le Dieu de leurs pères. Et Josué dit au peuple : « Vous êtes témoins contre vous-mêmes que vous avez choisi l'Eternel pour le servir. Et ils répondirent : Nous en sommes témoins. C'est pourquoi maintenant, dit-il, ôtez du milieu de vous tous les dieux étrangers et inclinez votre cœur vers le Seigneur, le Dieu d'Israël. Et le peuple dit à Josué : Nous servirons l'Eternel et nous obéirons à sa voix. Ainsi Josué fit une alliance avec le peuple ce jour-là et leur donna une loi et une ordonnance en Sichem. Et Josué écrivit ces mots dans le livre de la loi de Dieu et prit une grande pierre et la dressa sous un chêne qui était près du tabernacle du Seigneur. Et Josué dit à tout le peuple : Voici cette pierre nous sera un témoin, car elle a entendu toutes les paroles que l'Eternel nous a dites. C'est pourquoi elle vous sera un témoin, de peur que vous n'abandonniez l'Eternel votre Dieu. »

Et la grande pierre de Hébal, dans le champ de Josué le Bethshémite, sur laquelle on plaça l'arche de l'alliance, reconquise sur l'ennemi et qui était employée comme une sorte d'autel naturel pour les sacrifices qui célébrèrent son retour, paraît avoir été une borne que la tradition rattachait à l'histoire primitive du peuple. Il n'est point du tout surprenant que des

pierres aient ainsi été choisies, non-seulement comme des témoins, mais encore comme des objets de culte par des peuples sauvages. De tous les objets de la nature, les pierres offrent, d'une manière frappante, le symbole de tout ce qui est immuable, permanent et incorruptible. De plus, elles sont des objets à la fois portatifs et solides, parfaits pour marquer un point particulier, ou rappeler des événements importants. Dans les temps primitifs, quand l'écriture était inconnue, un grossier alphabet de pierres roulées, de gravier de silex et de cailloux donnait au chef illettré d'une tribu sauvage et barbare les moyens de perpétuer le souvenir des faits mémorables par une espèce de grossière lithographie. Et, d'après leurs mérites divers d'utilité, de grandeur et de beauté, des pierres de différentes espèces devinrent bientôt des objets de crainte, d'étonnement, d'admiration et de respect, d'une vénération superstitieuse et d'un culte religieux. Certaines pierres furent dédiées à certaines divinités et considérées comme le symbole de leur présence, si ce n'est l'incarnation physique de leurs pouvoirs invisibles. Certaines pierres d'une beauté, d'une régularité ou d'une utilité particulière étaient considérées d'une façon toute spéciale comme des dons de la divinité, douées de vertus qui leur étaient propres ; et à cause de cela entourées d'une vénération profonde. Cela était souvent aussi le cas à propos de pierres d'une dimension, d'une forme ou d'une couleur extraordinaires, ou qui possédaient quelque trait saillant qui leur donnait une individualité marquée. Des traces du culte qu'on rendait à ces pierres aussi bien que du rôle qu'elles jouaient dans des cérémonies uniquement religieuses, se retrouvent, non-seulement dans l'histoire de peuples sauvages et dans les monuments de peuples à demi barbares, mais encore dans les récits les plus anciens et dans les traditions de presque tous les peuples que l'histoire nous fait connaître. Dans quelques cas, le culte rendu à une pierre particulière peut provenir de son rapport avec un événement mémorable, avec un personnage fameux, réel ou imaginaire, un sage, un conquérant, un héros ou un demi-dieu. Ainsi, la pierre noire, qu'on a si longtemps adorée à la Mecque, passait pour avoir été le siège

d'Adam dans le paradis. Lucien nous dit dans sa frappante relation sur le philosophe Démonax que de son temps, les Athéniens avaient encore une espèce de respect religieux pour la pierre sur laquelle Démonax avait l'habitude de se reposer ; car à leurs yeux cette pierre avait été sanctifiée par l'usage qu'il en faisait, et c'est pour cela qu'elle était toujours couverte de guirlandes et de fleurs.

Mais, le fait même de l'adoration des pierres, comme symbole de la divinité, appartient aux temps les plus anciens et a une origine toute naturelle, beaucoup plus simple. Au début du culte national de la Grèce, des pierres, dans des temples grossiers et dans les sanctuaires primitifs, occupaient la place donnée plus tard aux statues, comme la représentation visible et corporelle de la présence et de la puissance d'une divinité locale. C'était assez souvent des aérolites, qui étant tombés du ciel, étaient considérés comme un don des dieux, et respectés en conséquence. Ainsi, une pierre noire était adorée comme symbole de la déesse, dans le grand temple des Phrygiens consacré à Rhéa ou Cybèle. D'autres pierres semblables étaient précieusement considérées et adorées sur le mont Ida, dans le temple des Grâces à Orchomène et dans le temple d'Eros à Thespie. Des pierres d'une forme plus grossière ou plus symétrique étaient adorées sous le nom de Zeus, à Sicyone, d'Apollon, à Delphes, de Bacchus, à Thèbes, de Junon, à Argos et de Diane, à Corinthe. Pausanias dit explicitement que les statues des dieux qui encombraient les temples de la Grèce et qui recevaient les hommages du peuple, étaient venues du culte primitif de pierres qui avaient été très répandues chez leurs ancêtres.

Mais, quelle que soit l'origine de ces pierres commémoratives ou votives, gardiennes des limites et des propriétés ou pierres autels, on en retrouve partout dans le cours de l'histoire, depuis la pierre que Jacob éleva en Béthel et oignit solennellement en priant Dieu et en lui rendant grâce, jusqu'à la pierre du Couronnement, dans Westminster Abbey, sur laquelle le souverain de l'Angleterre est encore sacré d'une manière presque semblable. Ce n'est vraiment pas trop s'aven-

turer que de dire que si chaque nation a eu son âge de la pierre, elle a eu aussi son culte de la pierre. Comme un grand nombre des ustensiles profanes étaient primitivement de silex, il n'est pas surprenant qu'à cause de ses qualités particulières et de ses formes curieuses, il ait dès le principe aussi acquis un caractère sacré et qu'il ait été employé pour les différentes cérémonies du culte, par le groupe de nations qui occupaient, dès les premiers temps historiques, les contrées sud-ouest du continent asiatique. Les couteaux de silex étaient employés par les Juifs et les Ethiopiens pour la circoncision, par les Arabes et les Phéniciens quand ils contractaient quelque engagement et par les Egyptiens quand ils embaumaient leurs morts et probablement aussi pour la circoncision qui se pratiquait parmi eux, aussi bien que chez les peuples voisins, en Ethiopie et en Judée. Des couteaux de silex étaient aussi employés par les Romains pendant les premiers temps de leur histoire pour des sacrifices et surtout dans les cérémonies qui accompagnaient la ratification d'un traité ou d'une alliance conclue avec des peuples voisins. Dans ce dernier cas, l'usage du couteau de pierre était si important qu'il valut un nouveau titre à Jupiter lui-même qui était considéré comme le protecteur, le gardien des traités et le vengeur de toute infraction à la parole jurée, sous le nom de Jupiter Lapis. Jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, l'usage du couteau de pierre était considéré comme si important pour la cérémonie que les envoyés de Rome qui allèrent à Carthage pour conclure la paix prirent tous un silex sacré, afin que les rites religieux pussent être dignement accomplis. Les Grecs paraissent aussi avoir connu les silex sacrés, et, quoiqu'ils ne les aient plus employés dans les cérémonies religieuses, ils leur avaient cependant conservé quelque chose de leur caractère primitif en en faisant usage comme de charmes, d'amulettes et de talismans.

Il n'est pas improbable cependant que des pierres dédiées à des divinités particulières, dans les plus anciens sanctuaires de la Grèce, aient été du silex, d'autant plus qu'on en décrit quelques-unes qui étaient noires. Mais en dehors de tout ceci, on

connait un fait des plus remarquables, qui prouve que les couteaux de silex étaient employés de préférence aux autres dans les cérémonies religieuses, chez les Grecs comme chez les nations voisines. C'est la présence de silex tranchants, dans la magnifique tombe royale découverte près de l'emplacement de l'ancienne Panlicapæum, dans la Chersonnèse Taurique. Cette cité autrefois fameuse était la capitale d'un petit état grec gouverné dans les temps historiques par des rois dont l'origine est perdue dans l'oubli. La tombe trouvée sous un tumulus de cent soixante-cinq pieds de diamètre à sa base, était évidemment celle d'un des anciens rois. Elle contenait, outre les restes du roi, de sa femme, d'un esclave et de son cheval, une couronne royale, un bouclier d'or, une épée dont la poignée était curieusement repoussée, un carquois doré, orné de figures, des couteaux de métal avec le manche en ivoire sculpté, des statuettes, des chaudrons de bronze et un si grand nombre et une si grande variété d'ornements de prix, que de la tombe elle-même et de la chambre qui était en-dessous, on a retiré, dit-on, plus de vingt livres de bijoux en or. D'après la forme des lettres du mot grec qui était gravé sur le carquois et d'autres circonstances, on a conclu que cette tombe est contemporaine de la guerre de Troie, si même elle n'est pas d'une époque antérieure.

Il est évident que des couteaux de silex trouvés dans une tombe comme celle-ci, qui contenait des armes de fer et de bronze admirablement ouvragées, ne peuvent pas avoir été employés uniquement à des ouvrages vulgaires. Il est possible aussi qu'ils n'aient été placés là que comme des amulettes, mais l'antiquité de cette tombe rend cette supposition peu probable. Il est beaucoup plus vraisemblable que c'étaient des instruments sacrés employés dans des cérémonies religieuses. Si c'était réellement le cas, cela nous ferait remonter jusqu'aux temps les plus anciens de la Grèce, quand les monarques étaient souverains pontifes aussi bien que rois. Le même fait serait prouvé par ce que nous venons de raconter du serment que Tindare fit prêter aux poursuivants d'Hélène : le prince, dans ce cas, ayant lui-même tué la victime, et selon toutes les

probabilités avec un couteau de pierre, comme cela se faisait plus tard chez les Romains, dans de semblables occasions.

Mais cet usage habituel d'instruments de pierre, chez des nations très avancées dans la civilisation, dérange et complique grandement tous les arguments qui reposent sur l'existence et la découverte de ces objets dans différentes localités.

Il n'est plus possible de conclure d'une manière absolue, ainsi que M. Tylor le fait quelquefois, d'après la présence d'ustensiles de pierre dans une contrée, que ce pays-là a eu son âge de la pierre antérieur, et que ses habitants ont mené nécessairement la vie sauvage qui en est la conséquence. Il serait encore plus erroné d'en conclure que le peuple par lequel ces instruments étaient mis en usage devait être à un degré très bas de l'échelle de la civilisation. Les couteaux de silex, par exemple, ayant été employés par les Juifs dans leurs cérémonies pendant bien des générations, pourraient être retrouvés en abondance en Palestine, mais cela ne prouverait pas le moins du monde que ce pays eût jamais été habité par des peuples soumis aux conditions de l'âge de la pierre. Longtemps avant Moïse et même Abraham, la circoncision était connue dans l'Arabie et dans la vallée du Nil, chez les Ethiopiens et les Egyptiens. Du moins, beaucoup d'indices semblent prouver que ce rite était pratiqué par ces nations très longtemps avant qu'il fût choisi comme le sceau particulier de l'alliance conclue avec Abraham et ses descendants. La manière de pratiquer la circoncision aurait donc été transmise et perpétuée par la tradition avec le rite lui-même, dans les tribus et les familles limitrophes qui l'avaient adoptée. Quoi qu'il en soit d'Abraham, il est certain qu'après la sortie d'Egypte et les quarante ans de séjour dans le désert, quand les Israélites entrèrent dans la terre promise, l'instrument qu'ils employaient pour cette cérémonie était semblable à celui qu'employaient les Ethiopiens et les Egyptiens. Cela serait vrai aussi pour les Phéniciens, qui, suivant Hérodote, avaient appris des Egyptiens comme les Juifs, à pratiquer la circoncision. Le simple fait de la découverte d'ustensiles de pierre en Palestine ne prouverait donc en aucune manière que ce pays eût jamais été habité par

des tribus sauvages ignorant les métaux et l'usage qu'on peut en faire. C'est pour cela aussi que les outils et les armes de pierre trouvés en Grèce ne prouvent pas nécessairement que les Grecs ou les peuples qui les ont précédés aient eu leur âge de la pierre. Des têtes de flèches et des pointes de lance en silex, par exemple, ont été trouvées dans les plaines de Marathon; elles proviennent naturellement de l'invasion des Perses. Les mêmes objets, mais de forme égyptienne, ont été découverts sur le mont Sinäi; ils sont probablement dus à la présence d'une garnison égyptienne, qui, suivant la tradition, avait dans les temps anciens ses quartiers dans ces parages.

M. Tylor dit lui-même à propos des silex sacrés que les Romains, d'après lui, croyaient être un éclat de foudre, que la coutume de les employer ne provient pas nécessairement d'un souvenir de l'âge de la pierre, puisque cette coutume peut parfaitement avoir pris naissance au milieu d'un peuple qui connaissait les métaux. « Cependant, ajoute-t-il pertinemment, si nous savons seulement que les victimes étaient, dans certaines occasions, sacrifiées avec un couteau de silex et que les prêtres portaient ces couteaux avec eux dans les pays étrangers, quand il y avait quelque traité à ratifier, on pourrait affirmer avec quelque vérité que c'est une pratique qui s'est conservée intacte depuis les anciens temps, lorsque les fondateurs de la race romaine employaient les instruments de silex pour tous les usages ordinaires de la vie. » M. Tylor admet que cet argument est contre lui, mais il refuse de lui reconnaître une portée aussi vaste que celle qu'il a réellement; car, si l'usage des silex sacrés se confond dans l'origine avec le culte primitif des pierres, cet usage peut très naturellement avoir longtemps prévalu parmi des peuples qui connaissaient les métaux et qui n'ont jamais été des sauvages. Les Arabes eux-mêmes que nous avons vus employer des couteaux de silex et avoir des pierres sacrées, adoraient jusqu'au temps de Mahomet une masse de pierres noires, ressemblant à de la lave. Encore maintenant, la Caaba, le magnifique sanctuaire qui contient la pierre sacrée, est visité par d'innombrables pèlerins qui y accourent de toutes parts et qui rendent à cette pierre

des honneurs presque divins. D'après la simple présence de grossiers instruments de pierre trouvés dans le sol d'un pays comme l'Arabie, nous ne pouvons pas conclure à la condition sauvage de ses premiers habitants. Appuyés seulement sur des preuves aussi ambiguës que celles-là, nous n'avons pas le droit de dire, en affirmant comme le fait M. Tylor : « des sauvages vécurent ici. »

Cependant, en dehors des faits qui compliquent et embrouillent le simple argument de la pierre et du métal comme indice de progrès, on peut ajouter qu'il n'y a rien, dans les conditions extérieures de l'âge de la pierre, d'incompatible avec un état de civilisation relativement très avancé. L'essence vitale de la civilisation se trouve dans les éléments moraux, dans les institutions sociales, dans les coutumes, les lois, le gouvernement et la religion. Tout cela certainement peut se développer jusqu'à un certain point, même dans les conditions physiques les plus primitives de prospérité et de confort matériel. Il serait au moins imprudent d'affirmer que pendant la longue période de temps qu'on dit avoir été occupée par les deux âges de la pierre aucun avancement n'ait eu lieu pour ce qui concerne les éléments plus importants du progrès. L'expérience et les analogies sembleraient indiquer plutôt qu'un développement matériel moins complet et moins brillant est plus favorable que le contraire à l'avancement moral.

Cependant cet argument n'est pas irréfutable, car, de nos jours, il est reconnu que des tribus vivant dans un état très sauvage sont au dernier rang pour la moralité. Mais ces analogies, quoique d'une grande valeur et fort instructives, ne sont en aucun point concluantes. Quelques-unes des races les plus dégradées qui existent connaissent parfaitement le fer et font usage de métaux pour leurs outils et leurs armes depuis des générations. L'âge si étendu des métaux comprend donc des peuples sauvages aussi bien que des nations civilisées. De la même manière l'âge de la pierre des périodes primitives peut comprendre des peuplades relativement civilisées aussi bien que des tribus sauvages. Sous une latitude plus chaude, où la vie est aisée et les subsistances abondantes, il est difficile de

croire que des progrès ne s'accomplissent pas dans l'organisation sociale et dans les débuts de la vie intellectuelle.

Les faits découverts dernièrement sur la condition des hommes pendant le premier âge de la pierre paraissent confirmer ce point de vue. Même en dépit des rigueurs du climat du pôle, l'humanité paraît avoir fait quelques progrès en s'élevant considérablement au-dessus de la condition du sauvage grossier et abruti de notre temps. Les gens qui employaient les grossiers outils de silex trouvés dans les dépôts glaciers de la vallée de la Somme et dans les grottes du Périgord avaient un talent singulier et très développé pour les arts. Les spécimens d'animaux sculptés par eux dans la corne, l'ivoire et le schiste prouvent qu'ils avaient attentivement observé la nature et qu'ils étaient véritablement habiles à en reproduire les formes caractéristiques avec vie et vérité. Sous ce rapport comme sous plusieurs autres encore, ils se rapprochent plus des Esquimaux que de tout autre peuple. Et les Esquimaux, ainsi que sir John Lubbock le démontre en détail, sont loin d'être au dernier rang de la civilisation.

Au contraire, il affirme que plusieurs peuplades de l'Amérique sont beaucoup plus sauvages et plus dégradées. Comme preuve de ce fait, il a obtenu de différents voyageurs qui ont visité les Esquimaux et qui ont vécu parmi eux, des exemples curieux de leur bonne et simple hospitalité, de leur confort domestique, de leur vie de famille exemplaire, de leur sobriété, de leur véracité, de leur gaieté et de toutes leurs qualités sociales et sympathiques.

Ainsi dans les conditions les plus grossières et les plus anciennement connues de la culture matérielle, nous trouvons une race au delà des premiers degrés de la vie sauvage. Nous ne pouvons pas cependant conclure de cela que cette race reproduise exactement les conditions primitives de l'humanité. Il se peut parfaitement que dans des pays plus favorisés de la nature il y ait eu des races contemporaines des habitants des grottes beaucoup plus civilisées, et la marche que le progrès a suivie dans les temps historiques nous amènerait à conclure que cela a très bien pu être le cas.

La dégénération occasionnelle d'une race est un fait reconnu par l'histoire et nous pouvons sans risque en conclure que cela peut aussi être arrivé dans les temps anté-historiques. La puissante argumentation de M. Wallace, dans son important essai sur *Les limites de la sélection naturelle pour l'homme*, tend à prouver que les sauvages les plus abrutis sont bien plutôt des races dégénérées que des types rudimentaires de l'humanité.

Avec ce que nous possédons de preuves, tout ce qu'il nous est permis de dire maintenant, c'est que aussi loin que nous pouvons reculer, nous ne sommes pas nécessairement plus près du type primitif du sauvage idéal, soit un être destitué de presque tous les caractères distinctifs de l'homme. C'est si peu le cas, que, dans un détail de la plus grande importance les arts, les races les plus anciennes que l'on connaisse, l'emportent de beaucoup sur les peuples sauvages modernes et même sur quelques nations civilisées. Ainsi que nous l'avons déjà dit en résumant les preuves sur ce sujet : « Rien ne prouve que l'homme des premiers âges soit plus rapproché des animaux inférieurs que nous ne le sommes. Si, comme quelques naturalistes l'ont supposé, nous descendons, les singes et nous, d'un ancêtre commun, les formes de transition ne sont pas encore découvertes dans les dépôts quaternaires de l'Europe. Il faut donc chercher dans les terrains d'une bien plus haute antiquité, car dans les grottes et dans les dépôts des rivières on n'a pas trouvé le plus léger indice qui puisse appuyer cette opinion ¹. »

III

Or c'est là la vraie question débattue. A le bien prendre, la question concernant l'état primitif de l'homme ne repose pas en dernière analyse sur des théories d'avancement ou de rétrogradation. Le progrès est certainement la grande loi de la vie humaine et de l'histoire de l'humanité. Il faut donc se rappeler et ne jamais perdre de vue que c'est de la vie humaine, et de l'histoire de l'humanité que le progrès est la loi. Les recherches et les écrits de beaucoup de savants sur ce sujet donnent au

¹ *Revue d'Edimbourg*, octobre 1870, pag. 459.

contraire à entendre que l'état primitif de l'homme est celui dans lequel on ne retrouve plus aucune trace de l'humanité, s'il est permis d'employer une expression aussi paradoxale. Ceux qui sympathisent chaudement avec Darwin et qui partagent ses théories romanesques et ses imaginations hardies embrasseront naturellement cette opinion. Et même des penseurs beaucoup plus prudents pourront y être amenés par la fascination que l'amour de l'unité exerce, sans qu'ils s'en rendent compte, sur un esprit scientifique. Ayant une fois adopté le principe du développement, un travailleur ardent ne pourra être satisfait que quand il en aura fait l'application à toutes choses. Si les faits connus ne permettent pas cette application, il est tenté de les mettre de côté dans l'intérêt du principe nouveau ou tout au moins d'affirmer qu'ils s'accordent, pour peu que ces faits n'en soient pas la négation. M. Tylor lui-même reconnaît cette tendance, et à propos du point en discussion l'hypothèse du développement ou de l'évolution il dit : « Quant à la première hypothèse qui fait de la vie sauvage le point de départ de l'humanité qui arriva dans la suite des âges à un état de civilisation de plus en plus avancé, il faut remarquer que ceux qui la défendent sont sujets à chercher beaucoup plus bas encore les origines de l'homme. On a remarqué avec vérité que la doctrine du développement progressif des naturalistes modernes a encouragé des idées qui concordent singulièrement avec les théories épicuriennes de l'existence primitive de l'homme sur la terre dans un état assez voisin de celui des animaux les plus inférieurs. De cette manière la vie sauvage elle-même serait un immense progrès ; et si l'on admet que la civilisation ait progressé partout sur une même ligne, la sauvagerie tiendrait donc le milieu entre la vie animale et la vie civilisée. »

M. Tylor, il est vrai, n'avoue pas ouvertement qu'il soit converti aux théories de Darwin sur la nature humaine ; mais le principe fondamental contenu dans la *descendance de l'homme* se retrouve dans bien des discussions et dans un grand nombre des vues générales développées dans son tableau de la culture primitive. Puis, dans quelques parties de son ouvrage,

surtout dans les chapitres si intéressants qui traitent du langage et de l'art de compter, il essaie plusieurs fois de franchir l'abîme qui sépare la plus haute intelligence animale des facultés les plus grossières de l'homme. Cependant, dans notre opinion, il n'avance pas d'un iota vers ce résultat. C'est certainement un travail des plus intéressants que de rechercher la première origine de la parole et de retrouver si possible la manière dont la faculté de parler a commencé à se développer. Mais le langage a une provenance essentiellement intellectuelle et exige des éléments d'intelligence dont aucun animal n'a jusqu'à aujourd'hui donné la moindre preuve. Et c'est pourquoi le jeu de ses éléments peut être analysé jusque dans ses ramifications les plus lointaines, sans qu'on trouve rien qui rapproche l'humanité d'une seule ligne de la forme animale, même dans ce qu'elle a de plus relevé. Tout ce que l'on a tenté pour franchir l'abîme qui sépare l'animal de l'homme intelligent par l'analyse des éléments qui constituent l'intelligence humaine, nous paraît être le résultat d'une erreur psychologique. Tout ce système repose sur l'assertion que nous retrouvons chez presque tous les auteurs qui ont traité ce sujet, qu'il n'y a aucune différence entre l'intelligence humaine et celle des animaux : que le vouloir n'est que la satisfaction de nos appétits corporels, que la raison n'est qu'un sens de plus ; et que comme tous les animaux, même les plus inférieurs, ont des rudiments de besoins et de sens, l'intelligence d'une huître est en tout point semblable à l'intelligence d'un Newton ou d'un Shakspeare. Cette confusion psychologique est remarquable dans le passage que nous venons justement de citer. M. Tylor dit que si nous admettons que la civilisation marche partout sur une seule ligne de front, la sauvagerie tient le milieu entre la vie animale et la vie civilisée. En d'autres termes, la civilisation proviendrait d'une vie purement animale. Il n'existe en réalité aucune preuve de cette opinion, mais bien un grand nombre de faits qui démentent toutes ces assertions. Afin que la culture intellectuelle puisse exister, même à un degré très inférieur, il faut qu'il y ait des êtres capables de progresser individuellement, puis collectivement. Mais aucun animal n'a

jamais montré la moindre capacité dans ce genre. Leur vie individuelle et collective est essentiellement stationnaire et ne trahit jamais le moindre progrès moral ou matériel. D'un bout à l'autre de la période de leur histoire, les animaux de toutes sortes, les plus sagaces et les plus intelligents aussi bien que les plus stupides et les plus inertes, ont été les victimes de la nature, les esclaves, les jouets des forces naturelles et de leurs influences. Si ces influences leur sont favorables, ils prospèrent; si elles leur sont contraires ils déclinent, et, si elles leur sont décidément hostiles ils meurent. Ils restent stationnaires pendant des milliers d'années quand les conditions de l'alimentation, du climat et de la configuration du pays sont les mêmes; et ils changent graduellement et d'une manière inévitable à chaque changement important de ces conditions premières et vitales. L'homme, au contraire, en faisant usage des forces de son intelligence, en observant, en réfléchissant et en prévoyant, se soumet les puissances de la nature et en modifie les productions selon son propre avantage. Son intelligence supérieure le rend capable d'obtenir des connaissances sur la nature; et ces connaissances, même sous leur forme la plus primitive, deviennent une puissance et lui donnent le pouvoir de les contrôler, de les gouverner et de les dominer. *Natura enim non nisi parendo vincitur*. Et l'homme, à chaque période de son histoire, a été si bien le serviteur et l'interprète de la nature, qu'il a pu réagir contre ses influences et se les soumettre plus ou moins. Même dans son état le plus primitif, l'humanité a su lutter avec succès contre les conditions naturelles qui lui étaient contraires et qui auraient bien vite détruit tous les animaux aussi peu protégés que lui; et c'est par ces humbles conquêtes qu'a commencé sa marche toujours triomphante, sa longue suite de victoires plus ou moins brillantes et durables sur les forces et les effets du monde matériel. D'après toutes les preuves que nous en avons, l'on peut dire que durant les siècles infinis de leur existence les animaux qui ont toujours été entièrement sous le pouvoir des forces physiques n'ont jamais fait de progrès permanents, ni même un seul pas vers un progrès moral, intellectuel ou

simplement matériel; pendant que, vivant à leurs côtés et dans les mêmes conditions physiques, l'homme n'a jamais cessé d'avancer au moins dans quelques-uns des éléments de la civilisation, dans les arts et dans l'industrie, dans la science, la vertu ou la force. Souvent et quand les circonstances lui ont été les plus favorables, il a avancé dans tous les domaines à la fois d'une manière rapide et assurée. Pendant que nous voyons ainsi le progrès être la loi de l'humanité, l'intelligence des animaux est toujours essentiellement stationnaire.

Ceci est donc de fait une des distinctions les plus fondamentales et les plus profondes qui existent entre ces deux ordres d'êtres et qui les séparent par un abîme que Darwin et ses amis cherchent en vain à combler ou à franchir. Il est vrai, ne possédant aucun fait sur lequel ils puissent s'appuyer, ils ont essayé de combler l'abîme au moyen de théories, de suggestions et de suppositions. Les propres raisonnements de Darwin sur ce sujet sont une curieuse accumulation de conjectures sans fondement. Dépouillées de tous les ornements littéraires, des exemples et des rapprochements scientifiques souvent très incohérents dont il les enveloppe, on peut dire que ses déductions n'ont plus de valeur, puisqu'elles ne reposent que sur quelques suppositions qui ne peuvent entre toutes valoir un seul fait avéré. Ayant signalé cette conjecture comme n'étant pas une impossibilité, puis celle-là et encore cette autre, il conclut que le résultat visé par toutes ces possibilités est certain. Cette conclusion est exprimée avec tant de confiance et accompagnée de détails si nombreux et si intéressants que le procédé par lequel on y arrive échappe quelquefois à l'observation et le tout est accepté sur la foi de l'auteur et à cause de son mérite comme naturaliste et écrivain. Les anneaux qui font défaut entre l'intelligence des animaux et celle de l'homme cependant ne sont pas encore découverts, et les recherches les plus récentes et les plus minutieuses dans toutes les phases de la vie sauvage et de la civilisation primitive paraissent éloigner de plus en plus toutes les chances de trouver jamais quoi que ce soit.

C'est sous ce point de vue que l'ouvrage de sir John Lub-

bock et celui de M. Tylor ont une grande valeur et un intérêt tout spécial. Ils ont prouvé tous les deux, en opposition aux faits partiels et à l'argumentation étroite de Wathely et d'autres, que l'amélioration de soi-même et le développement de son esprit, le progrès, en un mot, est la grande loi de l'humanité. Ils ont spécialement montré cette loi à l'œuvre, là justement où ses effets chez des tribus sauvages et des races barbares avaient été niés avec le plus d'obstination. Ces recherches tendent toutes à élargir et à approfondir l'intervalle qui sépare l'homme de la bête, en montrant que les formes les plus inférieures de l'intelligence humaine sont non-seulement bien supérieures à celles des animaux, mais encore d'une tout autre nature. M. Tylor et sir John Lubbock insistent tous deux sur cette différence et indiquent les traits caractéristiques de l'humanité qui sont assez grands et assez remarquables pour jeter complètement dans l'ombre toutes les distinctions inférieures de temps, de race et de culture parmi les membres divers de la grande famille humaine.

M. Tylor, au commencement, passe par dessus ces différences comme si elles étaient fort insignifiantes. Il admet même que les extrêmes de la sauvagerie et de la civilisation n'ont aucune importance quand on les compare avec les grands traits qui caractérisent l'homme partout où il se trouve. Le plus abruti des sauvages, la plus dégradée des races que l'on connaisse, possèdent tous les attributs de l'intelligence humaine et en donnent des preuves. Ils font usage d'armes et d'outils, se procurent des instruments et un abri, cuisent leur nourriture, possèdent une organisation sociale, l'idée de la propriété, savent communiquer entre eux par le moyen de la parole, ont du respect pour leurs morts et croient à l'existence de pouvoirs surnaturels et d'êtres invisibles.

Ils ont ainsi, comme on le voit, les rudiments de l'industrie, du commerce, de la littérature et des arts, des lois et de la moralité, d'un gouvernement et d'une religion, et, comme nous l'avons déjà fait remarquer, ils ont souvent été fort loin dans une des branches de l'activité humaine.

Une de ces branches, — le langage, — quand les forces men-

tales dont il provient sont complètement analysées et comprises, place l'homme à une hauteur incommensurable au-dessus des animaux, même les plus relevés. D'un autre côté, toutes ces branches réunies font de la raison ou de l'intelligence consciente une ligne de démarcation plus large et plus profonde que la vitalité elle-même.

L'ouvrage de M. Tylor a le grand mérite de faire vivement ressortir ces caractères communs à l'humanité dans tous les temps, dans tous les pays et à chaque degré de la civilisation. Nous convenons avec lui que, quelle que soit la différence qui existe entre la sauvagerie et la civilisation, cela importe peu quand on la compare avec les différences bien plus immenses et bien plus importantes qui séparent l'homme de l'animal. M. Tylor montre que dans chaque branche de culture la manière d'agir et de raisonner est essentiellement la même chez les sauvages et chez les peuples civilisés et que cela est surtout vrai dans les fruits les plus caractéristiques et les plus relevés de l'esprit humain, dans le langage, la mythologie et la religion. Cette ressemblance dans des faits d'une importance aussi vitale sert à démontrer non-seulement l'unité de l'espèce, mais encore l'identité d'une intelligence consciente sous toutes les formes et à tous les degrés de ses manifestations. Quant au langage, par exemple, M. Tylor dit : « Le langage des hommes civilisés est le même que celui des sauvages, plus ou moins perfectionné dans sa construction, on a étendu le vocabulaire en précisant le sens des termes dans un dictionnaire. Le développement d'un langage, depuis son origine jusqu'à sa perfection, s'est fait dans ses détails, presque jamais dans ses principes, et l'on peut avancer sans trop se compromettre que la plus grande partie des défauts d'un langage comme moyen d'exprimer les idées et la moitié des imperfections de la pensée en tant que rendue par le langage proviennent de ce que le langage est l'application grossière et imprévue de métaphores matérielles et de comparaisons imparfaites, bien mieux adaptées à la culture incomplète de ceux qui le créèrent qu'à nos raffinements intellectuels. Le langage est un de ces attributs de l'intelligence dans lesquels nous avons fait trop peu

de progrès et que l'on peut mettre encore au même niveau que les pierres celtiques et les bâtons tournants dont nos pères se servaient pour faire du feu. »

Et plus loin, à propos de l'art de compter, il dit : « Nous devons ici nous occuper tout particulièrement de la méthode de compter sur ses doigts, comme d'une manière de faire tout à fait sauvage, uniquement employée de nos jours par les enfants et les ignorants, et du système des noms de nombres connu de nos jours par toute l'humanité. Il a fait son apparition chez quelques peuplades sauvages pour s'y développer à un tel degré de perfection que la civilisation la plus avancée n'a pu le perfectionner que dans quelques détails. Ces deux méthodes de compter par des gestes ou par des mots racontent l'histoire de l'arithmétique primitive d'une manière que l'on peut à peine altérer ou mal comprendre. Ce sont là des preuves de développement et d'un développement indépendant parmi des tribus auxquelles quelques écrivains sur la civilisation ont refusé bien cavalièrement la faculté de se développer. »

Les chapitres sur la mythologie sont une savante démonstration du même fait. — « Depuis la sauvagerie jusqu'à la civilisation on peut retracer dans le culte des astres une pensée qui, quoique variée dans son application, est cependant toujours la même du commencement à la fin. Le sauvage considère chaque étoile comme un être particulier, il les groupe en constellations formant ou des corps ou des membres d'un corps ou des objets en rapport avec eux ; à l'autre bout de l'échelle de la civilisation, les astronomes modernes conservent ces mêmes idées et se servent de noms antiques pour dresser la carte du ciel. Ces noms donnés par les sauvages aux étoiles, leurs vieilles histoires sur les constellations, nous font au premier abord l'effet d'enfantillages, et de simples imaginations, mais il arrive souvent dans l'étude des races les plus sauvages que plus nous avons le moyen de pénétrer leurs pensées, plus nous leur trouvons de sens et de raison. »

Et à propos des formes de croyances religieuses plus élémentaires et moins relevées, M. Tylor dit très justement : « Ce n'est pas parce que les religions des tribus sauvages peuvent paraître

grossières et primitives quand on les compare aux grands systèmes asiatiques que nous devons les considérer comme indignes d'intérêt et de respect. La question est de savoir si nous les comprenons ou ne les comprenons pas. Il y a bien peu d'hommes parmi nous qui prendront la peine d'étudier à fond la religion sauvage et qui la trouveront ridicule ou inutile à connaître pour le reste de l'humanité. Les dogmes et les pratiques de cette religion sont tellement loin d'être un amas de folies incohérentes qu'on les trouve extrêmement logiques et conséquents avec eux-mêmes ; dès qu'on a pu un peu les classer on y retrouve les principes de leur formation et de leur développement et l'on voit bientôt que ces principes sont essentiellement rationnels, quoiqu'ils surgissent au milieu des conditions intellectuelles les plus défavorables et de l'ignorance la plus invétérée et la plus profonde. »

Le résultat général des recherches minutieuses et étendues de M. Tylor sur les formes de la civilisation primitive peut être résumé en ceci : que plus on étudie soigneusement et profondément la vie sauvage, plus on découvre qu'elle repose entièrement sur la même base, la raison, que les formes les plus relevées de la civilisation. Les mêmes principes de raisonnement, les mêmes convictions fondamentales et centrales dans les croyances et la pratique se retrouvent d'un bout à l'autre de la civilisation et de ses progrès.

M. Tylor lui-même a signalé les causes qui ont si longtemps caché cette vérité et retardé le moment où elle a été reconnue. « L'opinion publique a trop abaissé l'homme pour trop élever le singe. Nous savons que les marins et les émigrants considèrent parfois les sauvages comme de vrais singes et que quelques écrivains, en parlant de l'anthropophagie, ont trouvé moyen de grossir la légère différence intellectuelle qui distingue le nègre de l'Anglais jusqu'à l'égaliser en quelque sorte à l'immense différence qui sépare un nègre d'un gorille. De sorte que nous pouvons facilement comprendre que des sauvages semblent être de vrais singes aux yeux de ceux qui les chassent dans les bois comme un gibier ordinaire, qui ne savent voir dans leur langage qu'un jargon irrationnel, une espèce d'aboiement et

qui ne cherchent en aucune manière à découvrir et à étudier les premiers essais de cette civilisation naissante que l'on retrouve toujours, même chez les peuples les plus sauvages. »

Il est de fait qu'il n'y a que l'ignorance volontaire ou le préjugé qui, en dépit des lumières modernes, puisse encore soutenir que les singes quadrumanes les plus perfectionnés se rapprochent même de loin de la race humaine, quant au degré et au genre d'intelligence. Ils sont séparés l'un de l'autre par un fait immense : la raison. Chez aucun des singes on ne parvient à retrouver la plus petite manifestation de raison, tandis que, comme nous l'avons déjà prouvé, la raison existe chez toutes les races humaines. Nous avons ainsi dans la vie humaine et dans l'histoire de l'humanité une faculté nouvelle se manifestant par des effets particuliers dont on ne retrouve des traces à aucun degré chez les animaux. Cette faculté c'est l'intelligence consciente qui est la grande distinction fondamentale commune à toutes les innombrables manifestations de l'esprit humain des plus grandes aux moins développées. Cette faculté constitue à elle seule un degré supérieur d'intelligence, qui se révèle par des forces, des fonctions et des résultats nouveaux. Ce fait renverse de prime abord tous les efforts de Darwin pour ne voir dans la raison qu'une simple évolution d'éléments purement physiques. Les opérations des sens elles-mêmes chez un être doué de la conscience de lui-même dépendent de la faculté la plus élevée, et cette déclaration que « puisque l'homme possède les mêmes sens que le dernier des animaux, l'intuition première doit être la même, » est une prétention singulièrement téméraire, bien opposée aux faits et qui en tout cas ne saurait être prouvée.

Dans toute cette partie de son ouvrage, Darwin prête à des animaux qui n'ont jamais donné la plus petite trace d'intelligence consciente toute l'expérience raisonnable qu'il possède lui-même, exactement comme les sauvages qui, faisant un pas de plus, attribuent de l'intelligence et une volonté à des êtres inanimés. Toute l'argumentation de Darwin en cette matière n'est donc qu'un raisonnement de sauvage présenté sous une forme moins grossière. Les extrêmes se touchent ; le fêti-

chisme de la science moderne, quoique naturellement moins grossier et moins apparent, est sur ce sujet aussi réel que le fétichisme des races barbares. C'est donc l'histoire et le développement de cette nouvelle faculté appelée raison ou intelligence consciente, que les écrivains qui s'occupent de la civilisation ont à retracer, et aussi loin qu'ils voudront reculer il faut qu'ils débutent au moins avec cette force progressive qui va toujours en s'étendant. L'état primitif de l'humanité doit être tel qu'on y retrouve cette faculté présente et en œuvre, en d'autres termes, se trahissant par des résultats inégaux en degré, mais semblables par leur qualité à tout ce qui est connu de nos jours parmi les races cultivées.

Si cet article n'était pas déjà trop long, nous aimerions à faire remarquer en détail les chapitres dans lesquels M. Tylor traite de la mythologie et des rudiments des croyances religieuses. Un ou deux mots doivent suffire. En retraçant les formes premières de la mythologie, M. Tylor adopte naturellement la méthode comparative, la seule qui puisse amener à des résultats intéressants et solides. Mais il évite la faute dans laquelle plusieurs mythologues sont tombés, en appliquant cette méthode d'une manière partielle, extrême et quelquefois même ridicule. Il trouve la source primitive et prolifique des mythes, non pas dans le langage qui est l'instrument de la pensée, mais dans la pensée elle-même, dans certaines tendances naturelles de l'esprit et de son travail dans les périodes primitives de son développement. De ces tendances, une des plus puissantes est celle que nous avons de prêter notre expérience consciente à des objets inanimés. La base sur laquelle les premiers mythes reposent n'est pas (M. Tylor insiste là-dessus avec force) une simple imagination poétique, ou une métaphore à laquelle on a donné un corps. Ils reposent sur une large philosophie de la nature à la vérité primitive et grossière, mais pleine de sens, conséquente et éminemment sérieuse dans son objet, ses figures et dans sa signification. L'analogie de la nature est aussi une autre source abondante de mythes, et ne pas assigner à des conceptions qui en dérivent une origine plus profonde qu'une phrase métaphysique, « ce serait ne pas tenir compte d'une des grandes

transitions de notre histoire intellectuelle. Quant à moi-même je suis disposé à croire (différant ici en quelques points du professeur Max Müller) que la mythologie des races les plus sauvages repose surtout sur une base réelle et solide d'analogies ; et que la grande transformation des métaphores du langage en mythes appartient à une période de civilisation plus avancée. En un mot, je tiens le mythe matériel pour le premier et le mythe verbal pour le second, d'une formation plus récente. Mais, que cette opinion soit historiquement juste ou non, la différence qui existe entre le mythe fondé sur un fait et celui qui repose sur un mot est suffisamment manifeste. Le défaut de réalité dans les métaphores verbales ne peut pas au fond se dissimuler, même avec le secours d'une puissante imagination. »

Un peu plus loin, en traitant d'une manière générale des mythes qui dérivent des objets naturels, M. Tylor condamne encore plus vigoureusement les extravagances des interprétations solaires, telles que l'école météorologique nous les donne.

« Aucune interprétation arbitraire n'a le droit d'absorber, pour former une seule théorie, des analogies et des coïncidences infiniment diverses et complexes. Des inductions hasardées, qui, sur la foi d'une simple ressemblance, tirent les détails d'un mythe des épisodes de la nature, ne doivent être admises qu'avec la plus grande défiance. Car le savant qui n'a pas de critère plus décisif que celui-là pour juger des mythes du soleil, des cieux et de l'aurore, en trouvera de semblables partout où il lui conviendra de chercher. On n'a qu'à voir par l'expérience jusqu'où peut mener une semblable théorie. Il n'est pas de légende, d'allégorie, de conte d'enfant, qui soit à l'abri des interprétations fantastiques d'un théoricien mythologue bien décidé à aller jusqu'au bout. »

M. Tylor traite de la conception primitive d'êtres surnaturels et des formes rudimentaires des croyances religieuses sous le titre général d'*animisme*. Cette partie de son sujet est traitée avec le plus grand soin et avec de nombreuses illustrations de détail, de sorte qu'elle fait presque la moitié de l'ouvrage. Les faits, il est presque inutile de le dire, sont recueillis de partout et réunis avec un grand savoir. Ils sont choisis avec talent et présentés

sous une forme systématique en séries de développement. L'auteur considère évidemment l'évolution de ces premières conceptions comme l'une des parties les plus importantes de son ouvrage; mais, quant au courant général des idées et aux conclusions suggérées par l'exposition des faits, cette partie de l'ouvrage nous paraît la moins satisfaisante. L'argument fondamental de M. Tylor sur ce sujet paraît être le suivant : puisque la croyance aux êtres spirituels est universellement répandue parmi les peuples sauvages et barbares, de tels êtres n'existent pas. Voilà certes un procédé bien sommaire pour retourner le vieil argument qui voit dans le caractère universel et irrésistible de cette croyance jusqu'à un certain point une preuve de sa validité objective. Mais, après tout, il paraît y avoir plus de raison dans la vieille assertion que dans l'opinion nouvelle. Qu'une croyance donnée, portant sur l'existence d'objets en dehors du monde matériel, provienne inévitablement du contact de l'esprit humain avec ce monde matériel lui-même, pourrait, à première vue, faire présumer que cette croyance trouve quelque fondement dans la nature. Cette présomption n'est certainement pas affaiblie par le fait que cette croyance se retrouve sous une forme grossière chez les races les plus abruties. C'est précisément là ce que nous devons attendre si cette croyance est le produit distinctif de la raison humaine et d'une intelligence consciente, faisant usage des matériaux que lui fournit l'expérience. M. Tylor, dans le premier chapitre de son ouvrage, cherche à réfuter ceux qui voient dans l'universalité d'une croyance une présomption en faveur de l'idée qu'elle peut avoir quelque fondement dans la nature. « Le fait, dit-il, que les hommes soutiennent une opinion, une pratique, une coutume, n'est pas nécessairement une preuve pour qu'ils doivent agir ainsi. »

Voilà qui va certes bien sans dire, mais, d'un autre côté, le fait que telle ou telle croyance prévaut universellement n'est pas en soi-même la preuve qu'elle n'est qu'une simple illusion subjective et qu'elle doit par conséquent être rejetée. M. Tylor va jusqu'à dire, en faisant une allusion marquée à la discussion subséquente sur la croyance aux êtres surnaturels : « Comme

il m'est arrivé plus d'une fois de trouver mes collections de croyances populaires et de traditions faites de manière à prouver leur propre vérité objective sans examen suffisant des faits sur lesquelles elles reposent, je profite de cette occasion pour faire remarquer que le même genre d'argument prouvera aussi bien, au moyen du consentement universel de tous les peuples, que la terre est plate et que le cauchemar est provoqué par la visite d'un démon. »

Une telle assertion ne peut être rendue plausible que par les exemples appelés à l'illustrer. Or, ils ne sont nullement de mise ici. En établissant une comparaison entre la croyance que la terre est plate et celle qu'il existe des êtres surnaturels, M. Tylor trahit une fois de plus la confusion philosophique qu'on retrouve souvent chez lui quand il raisonne sur les problèmes de la philosophie. Ici il confond une loi générale et les premiers essais enfantins qui ont été faits de son application, un principe rationnel et les premiers exemples grossiers et informes de sa manifestation. Etant admis que la foi à l'existence de puissances spirituelles est le trait caractéristique de la raison humaine, cette croyance devait nécessairement se manifester sous les formes grotesques et monstrueuses que l'esprit sauvage devait lui donner dès qu'il s'exercerait. On devait naturellement être conduit à attribuer une âme, une vie spirituelle à des objets inanimés, tels que des pierres, des armes, des outils aussi bien qu'à des objets plus frappants et aux forces du monde matériel. Tout cela, cependant, même quand c'est poussé à l'extrême de l'absurde ne jette aucun discrédit sur l'idée primitive et est encore moins une preuve contre la valeur objective de cette croyance et contre ce qu'elle a de rationnel, pas plus qu'en attribuant certains faits particuliers à des causes absurdes on ne renverse l'existence de la causalité dans la nature. Les deux cas sont tout à fait semblables et l'argument général de M. Tylor, appliqué au domaine des sciences, serait celui-ci : puisque des effets particuliers ont été attribués par des ignorants à des causes fausses ou mal comprises, il n'existe pas dans la nature de pouvoir effectif, de vraie causalité. Les deux croyances sont de fait le reflet naturel de l'intel-

ligence consciente qui est l'attribut distinctif de l'homme. Dans l'ordre de la nature il ne peut manquer de retrouver le reflet de sa propre intelligence et dans les changements de la nature l'image de la faculté dont il a conscience en lui-même. Il n'y a ni un fait, ni une suggestion dans les dissertations de M. Tylor sur ce sujet qui puisse devenir une preuve contre le caractère essentiellement rationnel et la valeur objective de ces croyances universelles et irrésistibles. Ces croyances se sont d'abord manifestées sous des formes grossières ; mais, de même que la mission de la science est de rectifier le jeu de l'une, celle de la philosophie est de garder, élever et contrôler l'autorité de l'autre. Mais la grande question générale ne peut pas être discutée ici. Nous y avons fait allusion uniquement afin de signaler ce qui nous paraît être le grand défaut de l'ouvrage de M. Tylor : le manque de connaissances psychologiques exactes, une connaissance bien incomplète des faits intellectuels et de ce qui a été scientifiquement constaté sur la nature et sur les opérations de l'esprit. Ces défauts éclatent encore plus vivement dans la confusion qui règne dans les dissertations sur la liberté morale dès le premier chapitre, et à l'occasion de ce qu'il dit de la théorie des idées dans le cours de l'ouvrage. Il résulte de là que la plupart des raisonnements les plus importants de M. Tylor sont contredits par d'autres faits et d'autres arguments qui modifient singulièrement, quand ils ne vont pas jusqu'à renverser, les conclusions auxquelles il est arrivé. Malgré ce défaut fondamental, l'ouvrage mérite de grandes louanges ; il peut en toute justice prendre rang parmi les plus précieux travaux publiés en Angleterre, sur l'histoire de la civilisation primitive. Bien que nous différions parfois de quelques-unes des conclusions de l'auteur, il est impossible de ne pas admirer sa noble énergie, sa droiture, sa candeur et son amour de la vérité scientifique que l'on retrouve dans toute son œuvre !

* * *
